Ami du Clergé du 7 août 1952

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Saint Barthélemy (24 août). — Le regard de Jésus, 277.
Pastorale des Sacrements selon le Directoire. — XIII. Enquêtes et catéchèses, 278.
Les Sacrements. — XI. Effets du sacrement de Pénitence, 279.
Conférences sur la vie chrétienne. — XII.. Altérations de la vie chrétienne, 281.
Retraite évangélique pour Jeunes Filles. — 3e jour : IX. Madeleine aux pieds de Jésus, 283.

SAINT BARTHELEMY
(24 août)

LE REGARD DE JÉSUS

L'évangile ne place aucun épisode sous le nom même de S. Barthélemy, mais on s'accorde généralement à identifier avec lui Nathanaël, que S. Philippe amena à Jésus (Jo., I, 45-51).

Cette première rencontre de Nathanaël avec Jésus concrétise trois aspects de notre vie chrétienne : le regard de Jésus sur nous, les obstacles du chemin vers Jésus, les promesses de Jésus à notre égard.

I. — *Le regard de Jésus sur nous*

Quand Nathanaël, conduit par son ami Philippe, arriva devant Jésus, il fut tout surpris de s'entendre dire : « Voici un véritable israélite, qui est sans artifice ». Il repartit : « Comment me connais-tu ? » et Jésus lui répondit : « Avant que Philippe t'appelât, quand tu étais sous le figuier, je t'ai vu ». Alors, il s'écria : « Maître, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël. »

La réponse de Jésus n'indiquait pas simplement qu'il avait vu Nathanaël sous le figuier, mais qu'il avait eu connaissance de son état d'âme du moment, et cet état d'âme tout à fait secret et très important, était typique de son caractère. Les apôtres avaient perçu, de façon si aiguë, ce regard de Jésus, scrutant le plus intime de l'âme, qu'avant même la Pentecôte, ils l'invoquaient en ces termes : « Seigneur, toi qui connais le cœur de tous ! » (Act., I, 24).

Ce regard, nous en admettons l'existence, mais d'une manière théorique, qui reste extérieure à notre vie morale et religieuse. Il n'entre pas, dans chacune de nos décisions, comme l'élément primordial et toujours présent. Pourtant il est inéluctable, infaillible, et atteint jusqu'aux mouvements les plus personnels du cœur : « Seigneur, tu connais toutes choses, tu sais bien que je t'aime », proclamait S. Pierre. Ce regard de Jésus n'est pas celui d'une curiosité qui se donne libre cours, il est celui d'un ami, qui n'utilise ce qu'il voit que pour répandre ses bienfaits, même sur ceux qui s'en montrent les plus indignes : dans le but d'écarter Judas de l'abîme, ne lui fit-il pas comprendre qu'il connaissait ses perfides desseins ?

Etre attentif à ce regard est un puissant moyen de perfection : il exprime au mieux l'intérêt que Jésus nous porte sans cesse, il provoque la sincérité avec soi et avec Dieu.

II. — *Les obstacles du chemin vers Jésus*

Jésus a beau scruter de son regard divin les replis les plus secrets de notre conscience notre liberté reste entière. Si nous voulons aller à lui, nous avons à parcourir un chemin semé d'obstacles.

Ces obstacles nous les rencontrons surtout en nous-mêmes. Ce sont nos préjugés et nos défauts. Nathanaël était sans détour, mais il n'était pas sans préjugés. A l'imitation de Philippe, qui l'engage à venir trouver Jésus de Nazareth, le Messie annoncé par Moïse et les prophètes, il oppose d'abord cette réponse ironique : « De Nazareth peut-il sortir quelque chose de bon ? » Mais comme son âme est droite, il accepte de vérifier les dires de son ami et d'aller à Jésus.

Il partage également tous les préjugés des autres disciples sur le royaume de Dieu, envisagé principalement comme une domination temporelle, et il fait partie de ceux qui, au moment de l'Ascension, posent à Jésus cette question révélatrice : « Est-ce maintenant que tu vas rétablir le royaume d'Israël ?»

Ces préjugés n'ont pas leur unique origine dans la doctrine enseignée par les scribes, ils sont aussi la séquelle de défauts personnels. Nous ne voyons pas que Nathanaël ait formulé une requête ambitieuse comme les fils de Zébédée, mais il mérite la sublime leçon d'humilité que N.-S. trace à ses apôtres en querelle de prééminence. Pendant la Passion de son maître, il fait preuve, avec tous les autres apôtres, de présomption et d'absence de courage.

Tout cet ensemble de préjugés et de défauts dut être éliminé pour que la parole et l'action divines portent leurs fruits dans l'âme de Nathanaël. Avons-nous la loyauté de reconnaître en nous l'existence d'obstacles analogues ? Cherchons-nous à les identifier exactement, et sommes-nous décidés à les combattre en chrétiens, c.-à-d. pour aller au Christ et avec la force du Christ ?

III. — *La promesse de Jésus*

Dès que Nathanaël, débarrassé de son préjugé, proclame Jésus, le Messie, celui-ci, sans attendre qu'il soit également corrigé de ses défauts, lui ouvre, ainsi qu'aux autres disciples, des perspectives divines : « Parce que je t'ai dit : je t'ai vu sous le figuier, tu crois ! Tu verras de plus grandes choses que cela ». Et il ajouta : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous verrez le ciel ouvert et les anges

de Dieu monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme. »

Une promesse de ce genre apportait à un fils de Jacob l'assurance de jouir de la même vision que son ancêtre (Gen., XXVIII, 12 et s.); elle devait combler de bonheur, elle annonçait un privilège exceptionnel, qui plaçait bien haut dans l'amitié de Dieu. Les disciples seraient témoins des incessantes communications entre le Fils de l'homme et son Père céleste, ils verront clairement qu'il est la voie qui conduit au Père ; ils constateront qu'il ne fait qu'un avec son Père, qu'il est non seulement le Messie, mais surtout le vrai Fils de Dieu.

* *

Il ne nous est pas donné comme à Nathanaël, d'être spectateurs de l'activité miraculeuse de Jésus, signe de son unité avec le Père. Mais la vue d'autres communications incessantes entre le ciel et la terre nous a été promise et nous est accordée : celle de l'action divine de Jésus dans son corps mystique qui est l'Eglise, et les fruits de sainteté qui en sont la réponse vivante; c'est une perpétuelle échelle de Jacob. Ces réalités surnaturelles, qui s'accompagnent de résultats tangibles doivent provoquer l'essor de notre foi. Ne soyons pas de ceux qui ont des yeux pour ne point voir. En face du miracle, de la sainteté, du courage héroïque des martyrs et de la merveilleuse vitalité de l'Eglise, sachons reconnaître la présence et le regard de Jésus qui nous appelle. « Seigneur, à qui donc irions-nous... ? »

PASTORALE DES SACREMENTS SELON LE DIRECTOIRE

XIII

ENQUÊTES ET CATÉCHÈSES

On dit parfois d'un homme : « c'est une grande âme », « c'est un grand cœur » : et l'on veut exprimer par ces mots que l'âme, tout en étant essentiellement spirituelle, donc sans poids ni mesure, est cependant susceptible de croissance, d'épanouissement. Aussi bien la liturgie chrétienne, empruntant la parole du Psaume (LXXX, 11) invite le pieux fidèle « à dilater son cœur » ? C'est qu'en effet la grâce de Dieu est infinie et inépuisable, et apte à combler tous nos désirs et aspirations ; aussi avons-nous intérêt à « dilater » nos cœurs pour la recevoir avec une plus grande abondance.

I

Le ministre du sacrement, nous l'avons vu, doit faire confiance à son client ; cette confiance toutefois n'exclut pas, bien au contraire, une légitime enquête sur ses dispositions, selon les règles canoniques. Dans le sacrement de Pénitence, tout se passe comme à un tribunal où l'instruction de la cause doit aboutir à un verdict, à une sentence finale qui sera habituellement une absolution, mais qui pourrait en certains cas être un refus. Et le confesseur a des droits très particuliers d'interroger son pénitent et de se renseigner sur ses fautes et sur son état d'âme.

Mais en tant qu'elle est partie intégrante de la confession, cette enquête au tribunal de la pénitence fait elle-même partie du sacrement. Pour les autres sacrements elle leur demeure extérieure. A la Confirmation, par lui-même ou par son vicaire général, l'Evêque passe un petit examen, qui a pour but de s'assurer que les confirmands ont une connaissance suffisante de la doctrine chrétienne. On ne saurait admettre un enfant à la communion précoce, sans s'être assuré qu'il connaît, comme le demande l'Eglise, les vérités de nécessité de moyen et distingue le pain eucharistique d'une nourriture ordinaire.

Pour la Communion solennelle, on s'oriente vers un examen de plus en plus sérieux, les engagements de ce saint jour étant très graves et devant soutenir et informer toute une vie. Le baptême, reçu par un adulte, suppose, lui aussi, une enquête sur sa science religieuse et sur ses dispositions en vue d'un avenir chrétien. Au jour de l'ordination, des ordinations plutôt, l'Evêque pose la question « Savez-vous s'ils en sont dignes » ? question précédée de publications et d'enquêtes qui ont motivé l'appel de l'autorité.

Enfin, depuis quelques années, l'Eglise a imposé une enquête préparatoire au mariage, formalité préalable à laquelle doivent se soumettre les fiancés chrétiens.

Pourquoi ces enquêtes ? Et dans quel esprit sont-elles faites ? Dispensateur des trésors divins, le ministre ne doit cependant pas les gaspiller ; il en a reçu du Christ la consigne formelle (Mat., VII, 6), il devra compte à Dieu de la gestion, si je puis dire, de ces biens spirituels. Il ne peut donc les donner qu'à ceux qui en sont dignes.

Mais le ministre est père aussi, père vis-à-vis des âmes qui viennent lui demander nourriture, santé, vie spirituelle ; c'est son rôle d'aider le fidèle à réaliser les dispositions requises, voire les meilleures et les plus aptes à lui assurer les bienfaits surabondants de la grâce. Et l'enquête est un excellent moyen de compléter la science, d'enthousiasmer le cœur et de susciter la bonne volonté du sujet.

Dans quel esprit ces enquêtes ? C'est avec beaucoup d'indulgence et de bonté, non point par vaine curiosité mais dans un réel souci du bien, avec tact et délicatesse que le ministre doit interroger. Et si l'enquête devait révéler insuffisance de science religieuse, ou de bonne volonté, loin de conclure par un refus, le ministre devrait éclairer et instruire, chercher à faire jaillir l'étincelle de la foi, compléter les dispositions, etc... Autrement dit, médecin des âmes autant que père, le ministre doit s'ingénier à bien connaître son client (qui est souvent un malade spirituel) dans le seul but de guérir son mal et de lui faire du bien.

II

Aussi le chrétien qui vient au prêtre pour lui demander un sacrement devra-t-il se soumettre, à son tour, avec confiance, à ce qui lui est demandé. On lui fait l'honneur de penser qu'il a des intentions droites et qu'il est loyal et sincère ; dans ces conditions, pourquoi se refuserait-il à une enquête faite dans l'esprit que nous venons de dire ? Bien au contraire il y apportera avec une belle sincérité une grande ouverture d'esprit ; il sera heureux de mettre toutes choses au point ; au besoin même il saura, avec beaucoup de simplicité, saisir l'occasion de dissiper un doute, d'éclairer un point obscur, de se renseigner sur un devoir imprécis ; la plante elle-même ne se tourne-t-elle pas vers la lumière ? A plus forte raison un esprit intelligent et droit.

Toutefois, ne cherche la lumière que celui dont les intentions, à défaut des œuvres, sont bonnes ; celui qui a mauvaise volonté préfère rester dans son ignorance dont il prétend se faire une mauvaise excuse ; aussi l'intelligence ouverte à la vérité s'allie à la bonne volonté, non pas celle qui est vague velléité, mais vouloir vrai et efficace.

S'il en est ainsi, qu'apporteront ces enquêtes ? Toutes sortes d'avantages qui se résument dans une bonne disposition, mais voyons-les en détail. D'abord ces enquêtes dégageront l'intention droite : tel qui se conformait à la loi ecclésiastique du mariage pour complaire à sa fiancée, va s'entendre poser des questions nettes, détaillées, précises ; il devra les comprendre et y répondre clairement ; il sera ainsi amené à formuler en net des intentions qui étaient chez lui implicitement, mais qui échappaient plus ou moins à sa pensée, dont il n'avait pas une conscience exacte.

Si l'interrogatoire devient, comme le demande le *Directoire*, une véritable « catéchèse », c'est un complément d'instruction que va recevoir le sujet ; et cela dans des « circonstances psychologiques favorables ; créées par l'imminence d'un grand acte personnel ou familial » ; et ce supplément d'instruction sera donné, non plus dans des principes à application lointaine et indéterminée, mais dans des conseils adaptés et immédiatement pratiques.

Le sacrement à son tour, mis davantage en lumière (le mariage par exemple, idéalisant l'union des époux), pourra susciter l'enthousiasme, développer dans le sujet de nobles sentiments, lui montrer l'importance de sa démarche et la grandeur de ses engagements ; en un mot le mieux disposer à recevoir la grâce du sacrement.

Et si l'enquête devait révéler, par contre, une insuffisance de dispositions dans le sujet ? Alors plusieurs hypothèses se présentent : ou bien cet état d'esprit venait de la légèreté ou de l'ignorance ; la lumière étant faite et la gravité de l'acte bien montrée, le sujet se soumet de bonne grâce aux exigences du sacrement. Ou bien ses dispositions viennent du mauvais esprit ou d'une mauvaise volonté ; là encore cependant vérité et patience s'unissant pourront souvent venir à bout des résistances du sujet, vu les circonstances favorables dans lesquelles il se trouve, et les arguments « *ad hominem* » qu'il est permis d'employer, en pareil cas, avec chance de succès.

Dans ces deux hypothèses, on aboutira à une réception digne et fructueuse du sacrement, là où il y aurait eu, au contraire, insuffisance de disposition et péché. Troisième hypothèse (rare) : le sujet instruit, éclairé, mais obstiné se refuse à remplir les conditions exigées ; s'il s'agit de mariage, on en référera à l'Ordinaire ; en raison du conjoint, qui, lui, peut être dans les meilleures dispositions, des mesures d'exception pourront être prises (comme dans les mariages mixtes) mais de manière à sauvegarder la dignité du sacrement et à éviter le scandale.

De toute manière, l'enquête bien menée, assurera de la meilleure manière possible et alliera au mieux les droits de Dieu et ceux de l'âme, rachetée par le sang du Christ.

Préparer une âme à la bonne réception des sacrements, c'est semer de la joie ; c'est projeter un rayon de soleil sur une vie qui serait, sans cela, triste et monotone ; c'est faire aimer une religion qui donne sens et valeur de mérite et d'éternité à nos moindres actions ; c'est conduire au Christ qui a dit « Je suis venu pour qu'ils aient la vie et qu'ils l'aient toujours plus abondamment » (Jo., x, 10), et aussi « Je veux que vous ayez en vous la plénitude de ma joie » (Jo., xv, 11).

LES SACREMENTS

XI

EFFETS DU SACREMENT DE PÉNITENCE

Mes frères,

Au terme de nos causeries sur la Pénitence, jetons un dernier regard sur ses merveilleux effets afin d'apprécier, à sa juste valeur, le présent que nous fit Jésus ressuscité, au soir de Pâques.

Ces effets sont doubles : effet social et effet personnel.

I

L'*effet social* du sacrement était fortement mis en relief dans la primitive Eglise, par la manière même dont on l'administrait. A cette époque, en effet, le sacrement de Pénitence était réservé aux fautes graves et publiques. Aussi bien, le coupable devait-il, après s'être publiquement accusé, subir une longue expiation avant de recevoir l'absolution qui le réintégrerait dans l'Eglise. La pénitence imposée ressemblait, en quelque sorte, à un nouveau catéchuménat où les pénitences remplaçaient les séances de catéchisme. Durant les offices liturgiques, les pénitents formaient également

un groupe à part comme les catéchumènes et ils étaient congédiés en même temps qu'eux, avant la consécration des Saints Mystères. Ce n'est qu'à l'expiration de leur temps d'épreuve que cessait leur exclusion partielle et qu'ils étaient réintégrés solennellement et totalement dans l'assemblée chrétienne par l'absolution du prêtre, de la même façon qu'ils avaient été introduits solennellement lors de leur initiation baptismale. Les deux cérémonies se faisaient d'ailleurs à la même époque, immédiatement avant la fête de Pâques. Si bien que le sacrement de Pénitence apparaissait bien comme un second baptême où les larmes de la pénitence remplaçaient l'eau baptismale, fécondées qu'elles étaient par la Passion du Christ dont l'Eglise célébrait le mystère.

Evidemment, le rite actuel ne met pas aussi fortement en relief ce caractère social. N'empêche que ce sacrement, aujourd'hui comme hier, a toujours et d'abord pour effet de réintégrer officiellement celui qui a sur la conscience des péchés mortels dans la communion de l'Eglise par le ministère du représentant authentique de l'Eglise, le prêtre. Car, on ne le répétera jamais assez à des chrétiens qui auraient parfois tendance à l'oublier, on ne peut avoir Dieu pour Père si on n'a pas l'Eglise pour Mère et la régénération spirituelle dont nous parlerons dans un instant, conformément à la volonté du Christ, est liée indissolublement à la rentrée dans l'Eglise. C'est dans son Eglise et par elle, autrement dit, que le Christ agit. Donc, le coupable qui, par son péché mortel s'est isolé, séparé de la communauté des fidèles reçoit du chef légitime de cette communauté, le prêtre, le droit de participer à nouveau à la vie de l'Eglise et en particulier de communier aux côtés de ses frères.

Et ce caractère social du sacrement de Pénitence se remarque encore lorsque le pénitent n'a sur la conscience que des fautes vénielles. Car alors, il a pour premier effet de resserrer les liens qui l'unit à l'Eglise. N'oublions pas, en effet, que le péché véniel fait de nous des membres languissants et affaiblis du Corps mystique du Christ. Alors, par l'absolution, l'Eglise maternellement intervient pour rendre plus étroit le lien qui nous unit à elle. Elle nous rattache plus étroitement à l'ensemble du Corps mystique en nous procurant un accroissement de la vie de la grâce. Elle nous donne, chaque fois, une grâce actuelle spéciale : la grâce sacramentelle adaptée à notre état de membre malade. C'est une grâce de soutien et de progrès qui, certes, ne déracine pas d'un seul coup, miraculeusement, nos défauts mais qui nous aide, peu à peu, à nous en corriger et qui, si nous la recevons dans de bonnes dispositions, développera efficacement en nous les vertus chrétiennes.

II

L'*effet personnel* du sacrement de Pénitence est non moins grand.

On dit généralement, pour l'exprimer, que le sacrement de Pénitence efface ou remet les péchés commis après le baptême. Tout-à-fait d'accord. N.-S. a employé ces mots lui-même quand il a institué ce sacrement : « Les péchés seront remis... » Mais comprenons bien ce que signifient ces termes. Ils ne signifient pas seulement que Dieu consent à détourner son regard de nos fautes et à les oublier : une amnistie qui grâcie le criminel mais le laisse déshonoré. Non, Dieu ne nous fait pas simplement grâce des châtiments que nous avons mérités, Dieu n'a pas les mêmes petitesses que l'homme. Quand il pardonne, il pardonne absolument, il atteint vraiment le fond de l'âme. Il ne couvre pas la plante vénéneuse qui avait poussé dans le cœur de l'homme ; il l'arrache à fond, il déracine l'herbe mauvaise. Le pardon de Dieu est une véritable recréation.

Parce que Dieu est l'Amour tout-puissant, il fait, du pécheur ingrat, un homme sans culpabilité. C'est une régénération nouvelle ; une deuxième naissance plus mystérieuse peut-être que la première, celle du Baptême, car elle est, de la part de Dieu, le signe d'un amour encore plus grand. De nouveau, l'homme est plongé dans la mort du Christ, dans son Sang pour en surgir spirituellement renouvelé. Par l'absolution, le Christ fait signe que dans son immense amour, il consent à nous reprendre pour ami, nous qui avons brisé avec lui, par le péché ; nous qui, pendant des jours, des mois, peut-être des années, avons vécu séparé de lui, sans lui. Le passé de souillure est aboli, détruit : c'est une cause classée que Dieu ne nous rappellera plus jamais, pas même au Jugement dernier. Mieux encore que le père du fils assassin, dans le drame bien connu, il peut certifier : « Jamais je ne vous parlerai du passé ». Le doigt divin a tracé une ligne de démarcation infranchissable entre les tristes jours précédents et le jour qui commence. Et le plus grand pécheur, au souvenir de l'absolution, peut redire, en toute vérité, les vers du poète :

Mon vieux cœur est mort dans un frisson farouche,
Et voici que fervent d'une candeur divine
Tout un cœur jeune et bon battait dans ma poitrine.

Et Dieu a tellement oublié le péché de cet homme que ce pécheur se retrouve, après l'absolution, avec la perfection acquise par les mérites de sa vie passée.

Comme il est bon, notre Dieu ! Il semble ne se souvenir que des marques d'amour dont il a été autrefois l'objet par ce fils qui fut ingrat un jour.

Evidemment, plus question, pour le pécheur, à plus forte raison, de la peine éternelle méritée par ses fautes. Et si les mauvais penchants, les mauvaises habitudes subsistent, contre lesquelles le pécheur devra lutter ; si une partie de la peine temporelle, due au péché reste à expier, même après l'accomplissement de la pénitence sacramentelle, n'oublions jamais, non plus, qu'une grâce spéciale est donnée, la grâce sacramentelle qui va l'aider dans sa lutte journalière.

Quant à celui qui n'a sur sa conscience que des péchés véniels, puisque le sacrement de Pénitence a resserré son union avec le Corps mystique, il recevra un accroissement de grâce sanctifiante. De chaque confession, il sortira l'âme renouvelée, plus solidement unie au Christ, plus détachée d'elle-même, plus exigeante dans ses désirs de pureté. Et une grâce sacramentelle spéciale la prémunira, elle aussi, contre les fautes à venir, la défendra contre l'envahissement insensible des mauvaises habitudes et contre l'attache au péché véniel. Le désaveu fréquent de ses actes mauvais auquel répondra le pardon inlassable de Dieu émoussera peu à peu en lui son penchant au mal. Si bien que le sacrement de Pénitence, fréquemment reçu — par exemple toutes les trois semaines, — le maintiendra en état de vigilance et d'alerte, et le fera vivre dans un climat de pureté et de paix extrêmement favorable à la vie intérieure et à l'action apostolique.

* *

Lorsque l'on visite Tolède, un spectacle inoubliable s'offre à vos yeux devant l'église de St-Jean-des-Rois. A la façade, sont suspendues de nombreuses chaînes : ce sont les chaînes des anciens esclaves chrétiens délivrés de la dure captivité des Sarrazins, lors de la « Reconquête ».Devant ce spectacle impressionnant, je songeais aux innombrables mais invisibles chaînes comme suspendues au-dessus de nos confessionnaux : la multitude des chaînes des esclaves du démon délivrés par l'absolution du prêtre, au cours des siècles.

Puissions-nous ne plus voir dans le sacrement de Pénitence un instrument de torture et de tyrannie mais l'instrument par excellence de notre libération.

CONFERENCES SUR LA VIE CHRETIENNE

XII

ALTÉRATIONS DE LA VIE CHRÉTIENNE

Nous avons parlé des catholiques qui n'ont de chrétien que le caractère baptismal et qui déshonorent la religion. Aujourd'hui nous allons nous borner aux bons chrétiens, à ceux qui vivent habituellement en état de grâce, mais qui ne font pas rendre à leur christianisme tout ce dont il est capable. Nous les diviserons en trois catégories : ceux qui n'ont pas suffisamment conscience de leur vie surnaturelle (défaut de science), — ceux qui n'en sentent pas la valeur enthousiasmante (défaut de cœur), — ceux qui n'en profitent pas pour progresser dans la vertu (défaut de volonté).

I. — *Vie chrétienne inconsciente*

L'ignorance des splendeurs du christianisme n'est pas un obstacle radical à la vie de la grâce : un enfant baptisé n'a pas conscience du trésor de sa vie divine ; un païen en état de grâce non plus. Mais il faut avouer que cela n'est pas normal : on comprend qu'un végétal ait la vie sans la conscience ; on comprend même qu'un animal ne réfléchisse pas ; mais un homme n'est vraiment intelligent que s'il a conscience de sa vie intellectuelle, sinon c'est un simple d'esprit. De même, un chrétien qui n'a aucune idée de son élévation à la vie surnaturelle risque fort d'être médiocre ; on ne peut vouloir que ce qu'on connaît ; on ne peut donc vivre à plein sa vie chrétienne que si on sait en quoi elle consiste.

Cette ignorance religieuse est un malheur à notre époque. Pie XI dit qu'elle est « la plus grande honte des nations catholiques » [1].

« Même dans les pays catholiques, dit-il encore, un trop grand nombre de personnes ne sont pour ainsi dire que des catholiques de nom. Tout en observant plus ou moins fidèlement les pratiques les plus essentielles de la religion qu'ils se vantent de professer, un trop grand nombre n'ont pas le souci de perfectionner leurs connaissances religieuses, d'acquérir des convictions plus intimes et plus profondes » [2].

Ou bien alors les chrétiens ont une instruction théorique : ils savent leur *Credo*, mais ils ne saisissent pas la relation vitale des dogmes avec leur vie surnaturelle. La T. S. Trinité est pour eux une énigme sans intérêt, alors qu'elle est le centre de notre vie, la Famille où nous sommes introduits par la grâce, le milieu dans lequel nous respirons. L'Incarnation apparaît comme un fait purement historique, charme de l'enfance avec ses crèches de Noël, alors qu'elle est la condition de notre entrée en contact avec la Divinité. La messe est considérée comme une cérémonie liturgique ordinaire, orientée vers les saluts solennels du T. S. Sacrement, alors qu'elle est pour nous la source actuelle de la vie divine. A plus forte raison, ignore-t-on la splendeur de la vie de la grâce et son rapport essentiel avec la vie chrétienne authentique. Voilà une quarantaine d'années, un vicaire l'avait expliquée à ses paroissiens. Après le sermon, son curé lui dit : « Vous avez du talent pour parler des « à-côté » de la religion ! »...

Une des causes de cette ignorance est probablement l'organisation des chapitres du catéchisme. Vous vous souvenez d'en avoir étudié un ou deux sur la grâce, noyés au milieu des autres et donc pas plus importants en apparence que les pages sur le péché ou l'extrême-onction. Il y a là un défaut de perspective. S. Robert Bellarmin, au XVIe siècle, avait mieux distribué les matières : tout était centré sur les vertus théologales, selon le plan suivant :

1° *Foi :* symbole des Apôtres.

2° *Espérance :* Oraison dominicale et salutation angélique.

[1] Motu proprio *Orbem catholicum*. Cf. chanoine Boyer, *Catéchistique*, p. 105.
[2] Enc. *Divini Redemptoris*.

3° *Charité :* commandements, sacrements, vertus, vices, péchés.

Pour terminer : étude des «fins dernières ».

Pie X a repris le même classement dans le catéchisme qui porte son nom.

L'avantage de cette distribution est manifeste : elle rappelle constamment aux enfants que toute la doctrine religieuse doit alimenter leur vie spirituelle. Les vérités à croire ne sont pas une simple question d'intelligence et de mémoire : elles doivent nourrir notre foi. Les prières à réciter ne sont pas de vaines formules routinières : elles nous orientent vers Dieu, tendent vers lui notre espérance. Les commandements de Dieu ne sont pas des prescriptions purement naturelles, les sacrements ne sont pas des cérémonies liturgiques vides, la pratique des vertus et la fuite du péché ne sont pas une soumission servile à un ordre juridique : tout cela doit être envahi, animé et transformé par la charité. Enfin le ciel et l'enfer sont l'aboutissement normal d'une vie fervente ou gâchée.

Le catéchisme national a préféré garder la division entre vérités à croire, commandements à observer et sacrements à recevoir. Les explications doivent donc tendre à intégrer tout cet ensemble dans la notion de vie surnaturelle. C'est ce que font les cours supérieurs de religion, tous centrés actuellement sur la notion de vie chrétienne.

Mais ne croyez pas qu'il suffise d'avoir été au catéchisme pendant votre enfance pour en savoir assez : de même que la vie corporelle et la vie intellectuelle ont besoin d'être constamment entretenues, de même la conscience du chrétien. Au cours des grands changements de l'existence, on ne s'adapte pas instantanément, on ne se fait pas du jour au lendemain une mentalité nouvelle : il faut du temps pour cela. A plus forte raison, il faut du temps et des efforts pour se faire une mentalité chrétienne, consciente de la transcendance du christianisme. Bien mieux, il y faut toute une vie, car jamais on ne peut se dire qu'on a suffisamment approfondi et assimilé les richesses de la foi.

Il est donc important de perfectionner sans cesse vos connaissances religieuses concernant votre vie chrétienne. Lisez et méditez de bons livres écrits à ce sujet, et vous serez vite émerveillés des splendeurs que vous possédez en votre âme.

II. — *La vie chrétienne sans ardeur*

L'ignorance de la vie surnaturelle explique sûrement pourquoi tant de nos chrétiens manquent de chaleur et d'enthousiasme.

Toute leur vie morale est commandée par la crainte du péché : ils croient que tout leur devoir consiste à éviter le péché mortel, et si possible le péché véniel. C'est là certes une préoccupation légitime : jamais nous n'aurons assez d'horreur pour le péché, jamais nous n'arriverons à le haïr au même degré que Dieu, qui le hait infiniment. Mais premièrement, ce souci exclusif n'est pas conforme aux lois de la vie. Un vivant, quel qu'il soit, homme ou animal, n'est pas à se poser constamment la question de savoir où est le danger : il ne se la pose que dans les cas difficiles, et encore. S'il est plein d'ardeur, il ne regarde que son courage et le but à atteindre, et il surmonte les obstacles. De même en morale : un chrétien qui sait qu'il est enfant de Dieu, qui aime Dieu de tout son cœur, qui vit à plein sa vie divine, ne fait guère attention à la notion de péché : il fait son devoir par amour, avec enthousiasme, heureux d'avoir à se sacrifier à l'occasion. Le souvenir du péché n'est pour lui qu'un stimulant de plus au moment de la tentation : car il est exact que la passion à son paroxysme a le triste privilège d'obscurcir la raison et de lui faire agréer le mal ; et alors il n'est pas superflu de se rappeler le péché pour s'arracher à la griserie du plaisir. Mais c'est exceptionnel : un bon chrétien agit avant tout par amour.

De plus, en centrant la morale sur le péché, on court un risque terrible : celui de calculer au plus juste la manière d'aller au paradis avec le moins de frais possible. Et malheureusemnt, si vous y tenez, vous ne serez que trop aidés dans ce travail par vos confesseurs. Car nous savons que tous les chrétiens ne sont pas des héros, et que si nos exigences sont excessives, nous les découragerons. Alors nous faisons au confessionnal l'impossible pour ne « pas éteindre la mèche qui fume encore ». Dès que nous voyons un peu de bonne volonté, ne fût-ce que celle qui est suscitée par la peur servile de l'enfer, nous la rassurons et nous subtilisons sur les motifs d'une contrition surnaturelle pour pouvoir donner une absolution, fût-ce sous condition. Mais quelle misère qu'une vie chrétienne comme celle-là ! Quelle misère que ces confessions pascales qui sont peut-être valides, mais qui ne donnent la grâce que pour quelques jours, et qui cèdent ensuite la place au péché pendant de nombreux mois !

Il est fatal qu'avec une pareille conception, on ait une idée toute négative, toute en creux, du christianisme. On n'en voit que l'aspect crucifiant, le renoncement, la souffrance. On est persuadé qu'il n'y a qu'une chose à faire, sur terre, traîner sa croix vaille que vaille, dans la rigidité, l'austérité et la tristesse. C'est une forme de jansénisme. Et c'est une erreur lamentable et pernicieuse.

Lamentable, parce qu'elle est à l'opposé de l'esprit du christianisme. Certes, il faut se renoncer pour être chrétien, mais le renoncement n'est pas un aboutissement définitif : c'est un moyen d'obtenir le plein épanouissement de la vie divine, et celle-ci procure la plus haute des joies que l'homme puisse éprouver ici-bas. « Mon joug est doux et mon fardeau léger », dit Notre-Seigneur, et encore : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jo., XIV, 27) ; et il parle à son Père pour que ses disciples « aient en eux-mêmes la plénitude de sa joie » (Jo., XVII, 13). Or sont-ils très nombreux les chrétiens qui ont expérimenté à quel point le Seigneur « est doux », et combien il y a de bonheur à vivre d'une vie chrétienne ? Est-ce que la plupart ne se font pas du christianisme une idée morose ? Tel écrivain élevé chrétiennement raconte que dans son enfance le dimanche était « un jour aisément sinistre... journée vide... journée creuse... une image en réduction de la mort et du néant » [3].

(A suivre).

[3] Michel Leiris. Cf. *Chronique sociale de France*, mai-juin 1948, p. 198.

RETRAITE EVANGELIQUE POUR JEUNES FILLES

Troisième jour

IX

MADELEINE AUX PIEDS DE JESUS

Mes chères Enfants,

Plusieurs fois, déjà, je vous ai demandé de devenir des âmes intérieures et je vous ai parlé de la contemplation. Voici un modèle d'âme intérieure et contemplative, MADELEINE AUX PIEDS DE JESUS. Lisons le texte sacré (Luc, **X**, 38-42).

« Etant en chemin avec ses disciples, Jésus entra dans un bourg, et une femme nommée Marthe le reçut dans sa maison. Elle avait une sœur nommée Marie, qui, étant assise aux pieds du Maître, écoutait sa parole. Cependant Marthe, qui était fort occupée à préparer ce qu'il fallait, s'arrêta et dit : Seigneur, ne prenez-vous point garde que ma sœur me laisse servir toute seule ? Dites-lui donc de m'aider ! Répondant, le Seigneur lui dit : Marthe ! Marthe ! tu es inquiète et troublée de bien des choses. Or une seule est nécessaire. Marie a choisi la meilleure part, qui ne lui sera point enlevée. »

Jésus entre dans un bourg. Il s'agit de **Béthanie.** La maison où Marthe le reçoit, qu'est-elle au juste ? Un château, une maison de campagne, une maison à la campagne ? On l'ignore. Aussi bien ce qui fait pour Jésus le charme de Béthanie et de cette demeure, ce n'est pas sa situation topographique, c'est le cœur de ses habitants.

Quels sont-ils ? Dans l'Evàngile il est question de **Marthe et de Marie.** Leur frère Lazare, le futur ressuscité, n'intervient pas ici et n'est pas nommé, laissons-le de côté. Marthe, d'après ce récit, est la femme au grand cœur qui se met en quatre pour bien recevoir Jésus. Elle est propriétaire de la maison, et elle connaît les devoirs de l'hospitalité. Marie, sa sœur, est, d'après une opinion probable, la pécheresse que nous connaissons, la Madeleine aux parfums répandus sur les pieds de Jésus. Le personnage central du tableau, c'est **Jésus lui-même,** Jésus l'ami de Lazare, de Marthe et de Marie. Il se sait compris et aimé dans leur maison, et il aime à y revenir de temps en temps pour oublier les fatigues et les peines du ministère. Car il a un cœur humain très sensible à l'amitié. Sa joie est de donner de l'affection et d'en recevoir. Et là, il peut aimer à plein cœur, et se laisser aimer de même.

* *

Jésus arrive. A-t-il annoncé son arrivée, ou surprend-il ses hôtes bien-aimés ? Marthe entend crisser le sable qui mène à sa demeure. C'est un pas d'homme. Elle le reconnaît — le cœur a de ces intuitions — c'est lui ! c'est Jésus ! Elle se précipite, ouvre la porte à deux battants, fait entrer le Maître, l'Ami, le fait asseoir, lui lave les pieds. Puis, les premières salutations échangées, et les nouvelles données et reçues, sans perte de temps, elle court à travers la maison, de la cave au grenier, du grenier à la cave, gourmandant tout le monde : « Dépêchez ! dépêchez ! C'est Jésus ! Il s'agit de bien le recevoir. Il est fatigué, il a besoin de se restaurer : rien ne sera assez bon pour lui. Qu'on amène, et rapidement, tout ce qu'il y a de meilleur en fait de nourriture et de boisson ! » Or que fait Jésus durant ce temps ? Regardez le sourire de joie et de reconnaissance qui illumine son radieux visage. Il sent qu'il est chez lui, et il se laisse choyer. Et Marie ? Tandis que Marthe lui prépare un repas digne de lui, humble et silencieuse, Marie s'approche du divin Maître, et, tranquillement, elle s'assied à ses pieds comme elle fit jadis dans la maison de Simon le lépreux. Et nous verrons dans un instant ce qu'elle y faisait.

* *

Ecoutons LES PAROLES.

C'est Marthe qui, la première, rompt le silence. Cela devait être. Les âmes vouées à l'action ont à parler forcément plus que les contemplatives. Je me la représente, les mains sur les hanches, s'arrêtant devant le spectacle de sa sœur assise aux pieds de Jésus, et disant à Jésus : « Ne voyez-vous, ô Maître et Ami, comme je suis occupée ? Je travaille toute seule, **Marie ne m'aide pas.** Et pourtant il s'agit de préparer votre repas. **Dites-lui donc qu'elle m'aide un peu.** » Cette réflexion de Marthe est pleine de bon sens humain, et je la comprends fort bien. Elle exposait une requête toute naturelle. C'est un fait que si N.-S. ce jour-là n'avait eu à manger que le repas préparé par Madeleine, il aurait dû jeûner. Et Marthe qui voulait que Jésus fût reçu avec toutes les attentions qu'il mérite, se plaint avec raison. Ce trait touchant exalte les beautés de la vie active. Travailler pour le Christ : n'est-ce pas un titre de noblesse, un honneur divin ? C'est le vôtre, ô sainte hôtesse du Seigneur, Marthe au grand cœur. Et je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour Jésus, de tous les repas que vous lui avez préparés, de tous les services que vous lui avez rendus. Soyez-en à jamais bénie ! En l'obligeant ne nous avez-vous pas obligés nous-mêmes, nous, ses frères, ses membres vivants ? Or, mes enfants, tous les travaux que vous exécutez chez vous ou en dehors, pour vos parents, vos frères, vos sœurs, pour les pauvres, les malades, etc..., n'est-ce pas pour Jésus que vous les accomplissez ? C'est lui que vous soyez, aidez, encouragez, secourez, dans leur personne. Il l'a dit : « **Tout ce que vous faites pour le dernier de ceux qui croient en moi, c'est pour moi que vous le faites** » (Math., XXV, 40). Continuez donc à travailler pour lui. Il vous en sera reconnaissant, comme il l'a été pour Marthe. En effet, que répond-il à cette hôtesse affairée ?

Certains commentateurs veulent voir un reproche dans les paroles que Jésus va lui adresser. Singulière manière de comprendre le Cœur de Jésus ! Hé quoi ! Un reproche, à qui travaille pour lui ; à qui se fatigue à son service, à qui paye de sa personne, de son temps, et de ses biens ! Non, Jésus est incapable d'une semblable ingratitude. Il va, au contraire, lui donner la plus belle récompense qui soit en son pouvoir : un conseil de haute portée morale. « **Marthe, Marthe** », lui dit-il. Il répète son nom, ce qui indique l'affection, la bienveillance, la reconnaissance ; ou bien peut-être encore, était-elle si préoccupée que l'appeler une seule fois n'eût pas suffi. Il fallait forcer son attention en redoublant l'appel. Quoi qu'il en soit : « Marthe, Marthe, tu t'agites beaucoup et t'inquiètes de beaucoup de choses », dit Jésus. Dans ces paroles, il y a un sous-entendu qu'il faut lire entre les lignes : O Marthe, je suis très touché de ce que tu fais pour moi. Chacun de tes pas, de tes signes, de tes commandements, chacun des mets succulents que tu vas me servir, tout cela est une preuve que j'apprécie ton immense affection pour moi. Je t'en remercie. Je reconnais là ton cœur généreux, ta main largement ouverte, la richesse de ta nature ardente. Eh bien ! écoute-moi bien. **Une seule chose est né-**